

Les chemins entre le mot et l'image

Une exposition de
Marie Samuel Levasseur

23 janvier au 28 mars 2026

ARTIESTE

Table des matières

7 Avant-propos

9 Mot de l'artiste

11 Entretien

17 Biographie

18 Remerciements

Avant-propos

Depuis mon arrivée à la direction d'Artexte, les questions d'accessibilité m'habitent. Quelques projets ont été réalisés, dont un portant sur la numérisation de documents selon les normes WCAG (1) afin que davantage de personnes de la diversité capacitaire puissent y avoir accès. D'autres initiatives ont permis d'établir un premier contact avec certains groupes, que ce soit par des visites sensorielles destinées aux personnes ayant un handicap visuel ou par une formation nous permettant de mieux accueillir les personnes sourdes. Artexte a intégré une déclaration d'accessibilité sur son site Internet où on peut lire, entre autres, ces quelques phrases : « Artexte s'engage à offrir un milieu inclusif. Nous travaillons à favoriser l'accessibilité afin de fournir un accès équitable à la collection documentaire, à la recherche et aux activités de programmation ». Ce sont de bien petits pas, mais l'équipe le fait avec sincérité et une réelle envie d'offrir des services adaptés selon nos capacités.

C'est dans cette volonté de réfléchir à l'accessibilité de nos services qu'Artexte a choisi la proposition de Marie Samuel Levasseur, qui intègre l'audiodescription dans son processus créatif. Elle se demande comment on décrit les œuvres aux autres. Dans le cadre de sa résidence, elle voulait mettre au défi sa méthodologie de bavardage, qui consiste à décrire une œuvre de façon non linéaire, en se laissant guider par la parole, par les pensées qui surgissent, sans limites. Grâce à une libéralisation de la parole, chaque personne part de sa propre expérience, de son vécu, de ses connaissances, de sa sensibilité. Il existe de multiples possibilités de construction de microrécits, multipliant les points d'entrée pour offrir une vision personnelle d'une œuvre. Dans ce travail de description, il y a aussi le souci de trouver le mot juste. La richesse du vocabulaire est primordiale pour que puissent se créer différents chemins entre les images et les mots. Marie Samuel Levasseur profite de l'exposition pour rendre hommage à Jean-Claude Corbeil, inventeur du *Dictionnaire visuel*. La première édition, parue en 1986, avait pour slogan « Le plus court chemin de l'image au mot ». L'objectif était d'offrir une terminologie usuelle d'éléments de notre quotidien et très certainement

d'évacuer les anglicismes, souvent utilisés à cette époque dans les milieux de travail.

Le passage de Marie Samuel Levasseur chez Artex te s'est révélé très fructueux. Certains éléments qui se trouvent dans l'exposition ont été produits durant sa résidence. C'est le cas de la bibliographie commentée *Repenser la description des œuvres d'art*. L'artiste, qui a construit cette bibliographie par section, propose des références qui viennent répondre à sept catégories, dont « Comment les émotions, les affects et les expériences corporelles peuvent être des outils d'analyse et de transformation dans l'appréhension de l'art ? » ou « Qu'est-ce que l'hospitalité et quels cadres éthiques et pratiques transforment les institutions artistiques en espaces d'accueil et de libération ? » Elle a aussi pu faire l'enregistrement de quatre entrevues avec des personnes issues de la diversité capacitaire ou qui repensent notre appréhension du monde à partir du corps et des mots. Ces entrevues pourront être écoutées dans une section de la salle d'exposition aménagée pour que le public puisse s'installer confortablement. Le concept d'hospitalité, qui faisait partie des questions de l'artiste, devient ici concret et se déploie dans tout l'espace. La contribution de Marie Samuel Levasseur m'apparaît essentielle pour repenser nos modèles de présentations d'exposition en se servant du cube blanc pour en faire un lieu de vie et de partage. L'artiste souhaite votre bien-être et pose des gestes simples, mais efficaces pour enrichir notre expérience de visiteur-es. Les chemins entre le mot et l'image deviennent des invitations à croiser nos expériences, à nous laisser guider par différents récits qui ont tout à nous apprendre.

- Manon Tourigny

(1) Web Content Accessibility Guidelines ou Règles pour l'accessibilité des contenus Web.

Mot de l'artiste

Décrire une œuvre, pour moi, n'est jamais un geste neutre ou technique : il s'agit d'une manière d'être en relation, de saisir la parole soit pour accueillir soit pour exclure. Chaque description est portée par une voix.

Cette exposition propose de circuler à travers les voix qui créent des voies entre le langage et ce qui fait image. Je me suis appuyée sur deux grands privilèges pour réaliser cette proposition : une résidence de recherche à Artexte qui faisait suite à une résidence effectuée en 2023, *Interroger l'accès*, à OBORO, au Musée d'art contemporain de Montréal et chez Spectrum Productions. Un autre grand privilège, celui de mon expérience comme proche aidante, teinte l'ensemble de la salle d'exposition. Décrire de manière précise et spécifiquement pour une personne que j'aime fait partie de mon quotidien et rend ma vie très belle.

Avec *Beau dire*, j'ai invité des personnes à décrire, dans leurs propres mots, une œuvre d'art marquante pour elles. Leurs voix, multiples et singulières, cherchent une forme de justesse. Les transcriptions, affichées au mur, respectent le rythme de chaque parole, laissant apparaître silences, hésitations et reprises. Ce qui m'importe ici est la façon dont une œuvre circule d'un corps à l'autre, d'une mémoire à une autre. *Beau dire* montre aussi comment, pour la majorité d'entre nous, la prise de parole publique demeure un acte vulnérabilisant et rare.

La pluralité des voix est également au cœur de *Pièce*, composée de onze audiodescriptions différentes d'une même vidéo. Chaque personne décrit celle-ci pour la première fois, sans formation, en assumant sa subjectivité, son identité, sa voix. En français, en anglais ou en chantsigne, ces descriptions remettent en question l'idée de neutralité souvent associée à l'audiodescription. La pratique collaborative ancrée dans la multiplicité devient une forme de précision, et la description, un interstice de création à part entière.

Avec *Le dictionnaire visuel de Jean-Claude et Ariane*, je rends hommage à mon ami Jean-Claude

Corbeil et à sa vision profondément humaniste du langage. En imaginant un dialogue entre 1986 – année de la parution du dictionnaire visuel et année de ma naissance – et aujourd’hui, je réfléchis à son usage quotidien dans ma vie et à son potentiel comme outil pour créer des chemins entre mots et images. La schématisation du dictionnaire visuel est bien plus que l’ancêtre des moteurs de recherche actuels, étant donné qu’elle constitue un exercice de traduction important qui crée des ponts vers des modes de pensées à considérer davantage quand vient le temps de parler d’images. Les personnes issues de la diversité langagière et/ou issues de la neurodiversité ont, à cet égard, un pas d’avance selon moi en la matière.

La série *Repenser la description des œuvres d’art : conversations*, enregistrée lors de ma résidence de recherche à Artexte, prolonge ces réflexions à travers des échanges conviviaux avec des ami·es artistes, des écrivain·es et des travailleur·euses culturel·les. Ces bavardages ouvrent des pistes sensibles et non linéaires pour repenser notre rapport à l’art et aux manières d’en parler.

Je vous invite à prendre votre temps, à vous installer confortablement, à choisir et à déplacer la chaise qui vous convient davantage, à enfiler des pantoufles. Ici, décrire, c’est aussi prendre soin les uns des autres et imaginer ensemble des manières de faire plus équitables et durables.

Cette proposition de mise en espace, et chaque élément qui s’y trouve n’auraient jamais vu le jour sans la participation de nombreuses personnes, ami·es. L’interdépendance est au cœur de l’exposition puisque rien n’aurait pu être fait par moi seule. Merci aux auteur·trices incroyables dont les mots ponctuent l’espace. Merci à chaque personne qui a eu l’envie et le courage de bavarder avec moi. Merci à vous d’avoir fait le chemin jusqu’ici pour visiter l’exposition : on vous attendait.

– Marie Samuel Levasseur

Entretien

Dans ton projet de résidence à Arttexte, tu explores l’audiodescription et la description textuelle en art à partir d’une approche intersectionnelle. Pour commencer, peux-tu nous raconter ce qui t’a menée à ce champ de recherche ? Qu’est-ce qui t’a donné envie de revisiter le concept même de « description » dans le contexte de l’art ?

Je suis arrivée à l’audiodescription et à la description textuelle par différents chemins. D’abord par ma recherche-création, grâce à laquelle j’ai développé une méthodologie que j’appelle le bavardage - une manière de créer à partir de la multiplicité et des micro-récits. Décrire, pour moi, ce n’est pas seulement traduire ou expliquer, c’est un geste de présence et de relation.

Mais ce qui m’a amenée plus directement à revisiter la notion même de « description », c’est mon expérience intime, dans ma vie de proche aidante. Avec mon enfant dont je prends soin, qui vit avec, entre autres, une encéphalopathie et un trouble sévère de la parole réceptive et expressive, je lui décris tous les jours le monde. Et j’ai compris, dans ce quotidien-là, que décrire, c’est aimer, c’est construire du commun. C’est une manière de rendre le monde habitable pour quelqu’un d’autre, et, par là, de se laisser transformer soi-même.

Dans le contexte de l’art, je crois que la description a souvent été pensée comme un exercice technique, neutre, utilitaire. Mais en réalité, elle n’est jamais neutre : elle porte une voix, un regard situé, une subjectivité. C’est ce qui m’intéresse : comment l’audiodescription et la description textuelle peuvent devenir des pratiques sensibles, poreuses, intersectionnelles. Comment la multiplicité mène à une réelle précision, plutôt que de considérer la réduction et la concision comme des signes de précision.

Lors d’une résidence (*Interroger l’accès*) à Oboro, au Musée d’art contemporain et à Spectrum Productions il y a quelques années, j’ai réfléchi la notion d’audiodescription pour qu’elle cesse d’être perçue comme une couche ajoutée à la fin d’un projet, et qu’elle

devienne un lieu de création en soi - un espace de soin, de résistance, d'hospitalité. Pour moi, c'est aussi une question politique : qui a accès aux œuvres, avec quels mots, avec quelles voix ? Qui raconte ? Qui traduit ? Et à qui cela s'adresse ?

C'est à partir de ces questions théoriques, mais aussi profondément affectives et quotidiennes que j'ai voulu ouvrir cette recherche à Artexte.

Peux-tu nous parler de ta « méthodologie du bavardage » : d'où vient-elle, et comment se manifeste-t-elle concrètement dans ta pratique ?

Si ma pratique se déploie sous le signe du bavardage, c'est parce qu'elle s'écarte volontairement de la finalité et de la répétition. Le bavardage m'offre la possibilité de raconter sans cesse autrement, de recommencer indéfiniment sans viser une conclusion. La personne bavarde, souvent perçue comme excessive ou dérangeante, détient pourtant une forme de savoir : elle dévoile, elle met à jour, elle connaît les secrets. Sa parole, jugée trop abondante, trop dangereuse ou trop désordonnée, circule dans toutes les directions et échappe à la linéarité comme aux clôtures du récit.

L'autrice Suzanne Lamy (dans *D'elles*, publié à L'Hexagone en 1979) décrit le bavardage comme une « fenêtre, béance, soupape, échappatoire, exutoire », soit une voie d'exploration et de révélation de soi - mais aussi comme un discours considéré comme « irrécupérable » parce qu'il ne se laisse pas enfermer dans un but. C'est précisément dans cette absence de finalité que je trouve ma place. Peut-être parce que j'y trouve aussi un confort et une forme d'espoir.

Mes expérimentations autour de l'indicible, de ce qui ne devrait pas être dit dans l'espace social ou ce qui est inexprimable, cherchent à déjouer le langage normatif.

Par la prolifération des voix, par l'éclatement des temporalités et des mémoires, par la fragmentation et le pluriel, le bavardage devient une forme de résistance.

Bavarder, c'est aussi bricoler avec ce qui reste. Après la perte, la destruction, le traumatisme : que subsiste-t-il, et comment en faire quelque chose ? La bavarde, comme la bricoleuse, travaille avec les résidus. Elle assemble, découpe, recolle, tricote, détourne. Elle transforme ces restes pour en faire matière, pour les réinscrire dans un récit vivant. Les débris et le bruit, tout comme les silences ou les non-dits, racontent eux aussi nos histoires. Et c'est à partir d'eux que d'autres formes de mémoire et de sens peuvent émerger. Je suis une bavarde ; c'est ma façon de parler, de penser, de créer, de faire sens.

En explorant la collection d'Artexte, y a-t-il des documents, formats ou voix qui t'ont particulièrement marquée ou émue ou des moments de surprise ou de résonance forte dans tes lectures ?

En tant que bonne bavarde, c'est la multiplicité qui m'a émue durant mes recherches à Artexte et non pas une voix précise. Les bibliothèques et les lieux d'archives sont émouvants du fait des milliers de voix qui s'y rencontrent au-delà des époques et de la géographie. Par exemple, mettre en relation la pratique exceptionnelle de Lorenza Böttner, artiste trans et sans bras chilienne et allemande ayant œuvré dans les années 1970-1980, avec les écrits récents d'Amanda Cachia sur la prothèse en art contemporain : quelle chance et privilège d'avoir des traces écrites, audios ou vidéos de ces artistes, sachant qu'une infime partie des savoirs cripés sont considérés par les institutions et répertoriés. Je ne peux que vivre aussi une certaine tristesse lorsque je pense à toutes les personnes qui ont été effacées de l'Histoire unique racontée par les personnes privilégiées, dans les bibliothèques et les écoles. Heureusement, les modes alternatifs et les récits oraux ont souvent porté jusqu'à nous certaines voix invisibilisées. J'espère pouvoir contribuer à l'ajout de dossiers d'artistes autochtones et

d'artistes S/sourd·e·s et en situation de handicap dans la collection d'ArtexTe au fil des prochaines années.

Tu proposes une vision de la description qui touche à l'essentiel de la relation à l'œuvre, à soi, aux autres. Que souhaiterais-tu que le monde de l'art entende de cette approche ?

Ce que j'aimerais communiquer comme vision, très humblement, c'est que la description n'est pas une opération secondaire, voire même périphérique, mais qu'elle touche à ce que j'appelle « l'essentiel » de la relation à l'œuvre et la traverse même. Cet essentiel n'est pas une vérité unique ou un sens objectif qu'il faudrait traduire fidèlement, mais plutôt l'épaisseur de l'expérience : la rencontre entre un corps, une subjectivité et une œuvre, avec tout ce que cela comporte d'affects, de contextes et de résonances.

En travaillant sur cette bibliographie, j'ai été particulièrement attentive aux façons dont des artistes issu·e·s de communautés en quête d'équité décrivent leurs propres œuvres. Leurs modes de description déjouent souvent l'idée qu'il existerait une seule manière « juste » ou « complète » de dire. On y trouve au contraire des micro récits, du craft, des détours et des formes circulaires. Ces stratégies ouvrent la possibilité d'une description qui ne vise pas l'exhaustivité et qui tend plutôt vers l'incarnation.

Ces pratiques ne devraient pas être perçues comme des ajouts techniques et anecdotiques, mais comme des savoirs à part entière. Elles montrent que la description peut être polyphonique, qu'elle peut accueillir des voix multiples, situées, parfois contradictoires. Et cette polyphonie, loin d'affaiblir l'expérience esthétique, révèle plutôt les strates, les zones d'ombre, les possibles des œuvres elles-mêmes, des artistes et des espaces et dispositifs de création et de diffusion.

Pour moi qui aie œuvré dans le domaine muséal et le domaine des communications durant près de 15 ans, revisiter la description, ce n'est pas simplement améliorer l'accessibilité au sens technique du terme.

C'est interroger la manière dont le langage façonne nos rapports au monde et aux œuvres. C'est se demander : qui a le droit de dire ? Quels corps, quelles voix, quelles expériences deviennent légitimes dans l'espace artistique ? En plaçant ces questions au centre, la description devient un outil de redistribution symbolique : elle peut contribuer à transformer et à désinvisibiliser... Bref, la description n'est pas un supplément, mais une pratique critique et sensible qui engage à repenser nos cadres de production, de médiation et de transmission. Décrire une œuvre, c'est prendre la parole ; c'est penser à l'Autre... c'est être dans une posture de témoin actif.

Tu t'inspires des pratiques crip pour penser autrement la description. Qu'est-ce que ces approches-là permettent de réparer, ou de réinventer, dans notre rapport à l'art et à l'accessibilité ?

Les études crip et les pratiques d'artistes en situation de handicap m'offrent de l'espoir, comme artiste et comme proche aidante, qu'il est possible de construire de nouveaux modèles et de générer de nouvelles connaissances et stratégies militantes pour changer le monde dans lequel on vit et ses structures oppressantes. Je ne suis pas une personne défaitiste, peut-être parce que je me considère comme une survivante, que j'ai survécu grâce à des modèles d'interdépendance, et parce que les personnes en situation de handicap autour de moi sont sources de beauté, de joie et ont des vies pleinement vécues. Les pratiques crip déboulonnent les mythes de « l'efficacité » et de « la linéarité », tout comme les savoirs autochtones. Elles démontrent les bienfaits d'autres rythmes, d'autres langages, d'autres façons de faire constituer une communauté.

Dans le champ de la description, ça permet de réparer beaucoup de choses. D'abord, de réparer le sentiment d'exclusion que provoque souvent l'art quand il est pensé pour un public supposé homogène. Les pratiques crip redonnent une place centrale aux vécus qui sont habituellement marginalisés. Elles affirment que ces vécus ne sont pas des « manques », mais portent des savoirs situés et des solutions pérennes pour assurer

l'avenir de notre monde. Elles montrent qu'on peut décrire avec humour, avec poésie, avec subjectivité, avec plusieurs voix. Qu'on peut ralentir, digresser, improviser, être confortable, laisser place à l'incertitude. Elles permettent de réinventer notre rapport à l'accessibilité elle-même : non pas comme une réparation après coup, mais comme un moteur de création. Elles rappellent que rendre l'art accessible, ce n'est pas uniformiser,

Les pratiques crip élargissent ce que l'art peut être, pour qui, et comment. C'est pourquoi je milite pour davantage de financement, de place, de moyens, de considération pour les artistes et les publics S/sourd·e·s et en situation de handicap. Mes ami·e·s S/sourd·e·s et en situation de handicap et mes ami·es autochtones sont des personnes, des artistes, des chercheur·euse·s extraordinaires et je rêve d'un futur leadé par ces personnes. C'est cette idée qui me donne de l'espoir et me permet de continuer.

- Maude Levasseur, pour **Arttexte**

Marie Samuel Levasseur mène une pratique pluridisciplinaire où se rejoignent art et vie. Elle élabore une approche de création collaborative par le bavardage, et se sert du microrécit pour rendre compte de l'indicible, mais aussi de la pluralité des identités dans l'expression des récits liés aux expériences de vie marquantes. Marie est titulaire d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM et est diplômée en études autochtones et en pédagogie. Elle poursuit actuellement des études en violence interpersonnelle et sexuelle. Proche aidante, elle développe aussi une pratique en cocréation et en commissariat se situant entre art, vérité et justice, notamment au sein du duo Place Courage.

Remerciements

Je souhaite remercier chaleureusement toute l'équipe d'Artex. Merci à Manon Tourigny, directrice, pour son amitié et son rythme attentif. Merci à Amed Aroche qui m'a tenu la main ces dernières semaines pour arriver à cet espace magique. Merci à Jonathan Lachance pour l'aide continue apportée au fil de la résidence. Merci également à Léa Boisvert-Chénier, Kim Trudel, Marie-Noëlle Pelletier, Marie-Odile Samson et Anabelle Chassé pour leur gentillesse et leurs histoires. Merci à ma sœur, Maude Levasseur, qui fait partie de l'équipe d'Artex, mais qui fait aussi partie de mon équipe tout court, depuis toujours.

Je remercie les personnes participantes à l'œuvre *Beau dire* – Amed, Anabelle, Christel, Geneviève, Manon et Nancy – pour leurs mots et leurs voix.

Je tiens à remercier toutes les personnes ayant participé à l'œuvre *Pièce* : Mathilde, Tova, Annette, Gabriel, Maude, Amélie, Erika, Florence, Julie-Michèle et Roxanne, ainsi qu'à l'artiste Pierre-Olivier Beaulac Bouchard qui interprète le chant signé pour l'ambiance sonore de cette œuvre. Merci à Marijo Bourgault pour la finesse de ses commentaires lors de ma résidence *Interroger l'accès* à Oboro, au Musée d'art contemporain de Montréal et à Spectrum Productions.

Mes remerciements vont également aux personnes exceptionnelles ayant pris part, avec ouverture et avec courage, à la série de balado-conversations dans le cadre de cette résidence-ci : Marie-Christine Ricignuolo, Charlotte Jacob-Maguire, Sarah Heussaff, Nicholas Dawson et Benoit Jodoin, ainsi qu'à Nick Schofield pour le montage et le mixage.

Merci à Jean-Claude Corbeil pour ces moments passés ensemble que je n'oublierai jamais.

Les pantoufles mises à la disposition du public dans l'exposition ont été confectionnées à la main par Lucie Desgroseilliers, ainsi que par Estelle et Lucille Berger.

Merci pour ce geste de soin et pour l'amour que vous avez mis dans ces ouvrages.

Merci à Mark Lowe, technicien en montage d'exposition pour sa contribution exceptionnelle à cette présentation.

Merci à Gabriel Fournier, le facilitateur.

Je remercie les communautés autochtones du territoire où je vis et je soutiens le mouvement Land Back, une source d'espoir profonde pour un monde plus juste et en paix, et pour la préservation de la terre dont dépend notre avenir commun.

Merci à toutes les personnes qui prennent soin du bâtiment dans lequel Artexte se trouve. Votre travail n'est pas invisible. Merci aux personnes qui prennent soin de ma fille dans les milieux de soin et points de service, me permettant de poursuivre ma pratique hors-maison.

Merci à ma fille Annette avec qui, tous les jours, j'ai le privilège et le bonheur de créer, d'aimer... et de trouver les mots juste pour en parler.

Artex te soutient les artistes, chercheur·e·s et commissaires dans un effort collectif impliquant tou·te·s les membres de notre personnel permanent ainsi que nos spécialistes contractuel·le·s pour chaque projet. Toutes les personnes mentionnées ci-dessous ont apporté leurs connaissances et compétences à cette exposition.

Artex te est :

Manon Tourigny (directrice générale et artistique), Maude Levasseur (administration), Amed Aroche (coordinateur à la programmation), Jonathan Lachance (technicien en documentation), Léa Boisvert-Chénier (bibliothécaire, responsable des collections), Marie-Noëlle Pelletier (assistant·e aux collections, responsable des archives), Kim Trudel (préposée à l'accueil, assistante aux communications)

Collaborateurs :

Alexandre Michaud (révision et traduction), Gabriel Fournier (documentation photographique), Mark Lowe (technicien d'exposition), ainsi Elektra et Vox pour le prêt de matériel.

Artex te remercie le Conseil des arts de Montréal, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien.

ARTEXTE

ISBN 978-2-923045-75-7

ARTEXTE
2, rue Sainte-Catherine Est (espace 301)
Montréal, QC H2X 1K4
514-874-0049